

## PLOUENAN CHAPELLE DE KERELLON

par Yves-Pascal Castel et Joël Lubin

La chapelle dédiée à Notre-Dame de Keréllon, située non loin du bourg de Plouéan, a été érigée au bord d'un ensemble de voies anciennes qui convergent vers Saint-Pol-de-Léon, notamment l'antique voie romaine qui vient du Faou. Certains étymologistes voient dans Kerellon, un Ker-al-lenn, le village des eaux ou de l'étang, d'autres, accentuant le nom sur la finale, pensent au village des trembles ou des peupliers. Bernard Tanguy, spécialisé entre autres dans l'étymologie des noms bretons, préfère évoquer un individu, un certain Haethlon, un patronyme attesté en vieux breton.

Kerellon ne relève pas des critères accordés à ce qu'il est convenu d'appeler une vieille chapelle bretonne. En partie enclavée dans une propriété privée, l'ancien presbytère de Plouéan, on ne peut en faire le tour. L'intérieur éclairé par des baies de taille modeste est relativement sombre. Mais, fidèle à sa vocation sacrée, toujours ouverte, les fidèles viennent volontiers prier à Kerellon, un sanctuaire qui abrite un patrimoine loin d'être indifférent.

### Une chapelle très simple

Sobre d'allure, Notre-Dame de Kerellon, dans l'état où elle se trouve aujourd'hui, est le résultat d'une restauration importante qui, suggérée par M. Le Guerranic, architecte à Saint-Brieuc, fut menée par M. Derrien, entrepreneur à Saint-Pol de Léon. Pour cadrer avec un budget évalué à environ 7 000 francs, il fut décidé de raccourcir la nef d'un tiers de sa longueur. Il fallut pour cela démonter et remonter la façade ouest pierre par pierre. Le travail rapidement mené fut effectué d'octobre 1897 au mois de mai de l'année suivante.

Le clocher, sur une souche courte, présente deux chambres de cloches rectangulaires, sans balustrade ni ornement. Au-dessus, le dôme est porté par un tambour à six ouvertures. Une fine lanterne à quatre colonnes couronne le tout avec sa croix de fer. Monté au-dessus d'une façade en moellon, notre clocher, est la seule structure de l'édifice qui soit en pierre de taille. On accède aux cloches par une porte placée à l'intérieur de la chapelle en s'aidant d'une échelle.

L'édifice, de plan en croix latine, avec un chevet à pans coupés, mesure quinze mètres de longueur. Chacun des croisillons latéraux fait environ cinq mètres de profondeur. Une petite sacristie couverte d'une toiture en zinc s'ouvre dans l'angle du bras nord de transept.

L'ensemble de la construction est en moellons recouvert d'un enduit chaulé, interrompu par des chaînages d'angle très simples. Pas de contreforts à part les deux qui ponctuent le mur nord de la nef et l'angle du bras voisin. Les portes en arc brisé sont on ne peut plus modestes. Tant celle de la façade que celles du mur latéral, au bras nord, et du pignon au bras sud.

Dans l'allée centrale à l'intérieur s'alignent treize grandes pierres dont deux ont gardé des traces d'écussons armoriés. Couronnant la blancheur immaculée des murs, le lambris bleu de plafond est uni. Pas de nervures, pas de bouts de poinçons. Subsistent deux poutres, dans les ailes, deux poutres carrées simples avec un poinçon vertical au centre, mais sans les fameux engoulants, ces gueules de monstres, qu'on voit souvent ailleurs. Les sablières courent en haut des murs sans autre ornement qu'une étroite corniche moulurée.

Une telle sobriété sur laquelle nous nous sommes attardés, loin de manquer de charme atteste d'un Kerellon victime de transformations simplificatrices. On notera, néanmoins, au crédit des particularités les passages en biais qui relient les bras de transept au chœur, une disposition assez rare pour n'être pas oubliée.

Notons aussi évoquant l'édifice primitif, les deux arcs qui ouvrent sur les bras latéraux. Leurs rouleaux à larges chanfreins et leurs chapiteaux du XIV<sup>e</sup> siècle les apparentent à ceux de la chapelle du Kreisker, de Saint-Pol-de-Léon, la grande cité voisine. Signalons encore encore les baies aux curieux remplages que nous verrons dans quelques instants. Remarquons au passage les socles de statues de l'évêque et de la sainte Barbe qui se font face dans le chœur. Provenant d'anciennes fenêtres, on y devine la feuillure destinée à recevoir les tranches latérales de vitraux anciens qui ont disparu.

### **Les baies anciennes et les vitraux modernes de Scaviner**

Demeurent, néanmoins, les sept baies, aux remplages de style rayonnant du XIV<sup>e</sup> siècle qui diffusent une lumière relativement modeste. La baie circulaire au bras nord s'épanouit en sept quatre-feuilles. Celle de droite dans le chœur relève d'un schéma peu commun avec ses quatre lobes en forme de piques pointées vers le centre. La baie du mur oriental dans le bras sud est originale, meneau central porteur de branches.

Toutes les baies, les trois particulières que nous venons de signaler et les quatre autres classiques au réseau tréflé à quatre-feuilles, sont aujourd'hui garnies de vitraux abstraits, hauts en couleurs. Celui de gauche dans le chœur porte une signature : E. SCAVINER PONT-AVEN. C'est la marque du verrier Scaviner qui ayant commencé dans l'atelier de Job Guével, à Pont-Aven, créa, vers 1950 sa propre entreprise. Spécialisée dans la restauration, on lui doit entre autres les vitraux de la chapelle Michel Le Nobletz au Conquet (1960).

### **Le retable du maître-autel**

Le maître-autel est assorti d'un retable teinté chêne foncé qui occupe le mur aveugle du fond. L'autel lui-même est du type « tombeau galbé » cher au XVIII<sup>e</sup> siècle, façade ornée du monogramme M A enrichi de rinceaux. Deux lettres qui se rapportent à la fois aux deux premières lettres du nom de Marie, et aux initiales des premiers mots de l'Ave Maria.

Les trois gradins qui encadrent le tabernacle sont ornés de motifs purement végétaux.

Les piédestaux des colonnes portent traités en relief, d'un côté le monogramme M A avec le cœur percé d'un glaive, de l'autre le classique I H S (Iésus grec) avec le cœur où se plantent les trois clous de la crucifixion. Les grandes colonnes latérales à chapiteaux composites sont torsadées comme dans beaucoup de retables anciens de la région. S'y s'enroule une vigne aux grappes dorées que picorent deux oiseaux perchés dans l'une et l'autre colonne.

L'architrave aux riches moulurations est cintrée. S'y étagent une première frise végétale à fleurs, une seconde de denticules, une troisième de modillons. Le cadre du tableau central, une « Assomption de la Vierge » qui sera étudiée plus loin, est fait de rameaux de chêne qu'enlacent un ruban. Les feuilles sont ponctuées de cupules dont certaines sont garnies d'un gland, tandis que d'autres sont vides.

Le fronton du retable porte une statue de sainte Marguerite de petit format, au front orné de la fleur qui lui emprunte son nom. Les mains jointes ont curieusement leurs doigts repliés sur eux-mêmes. L'étonnement se lit sur le visage de la sainte délivrée du monstrueux dragon qui couché à ses pieds retient dans ses crocs un pan de la tunique de la proie qui lui échappe, après lui avoir crevé l'échine à l'aide de sa petite croix. C'est pourquoi on appelle ce type de représentation, une « Marguerite issant » ; c'est-à-dire debout sur le dos du dragon dont elle sort victorieuse

De chaque côté de Marguerite, au droit des colonnes, les deux beaux bustes de moines, sur leurs piédestaux octogonaux ne laissent pas d'intriguer. Leur présence s'explique en

référence à la chapelle qui se dressait jadis à Locpréden. Evoquée dans son « Plouéan » le chanoine Pérennès la dit « délabrée et presque découverte (c'est-à-dire sans toiture) sous la révolution, l'autorité municipale demanda et obtint la permission de la vendre, les saints furent transportés en partie à Notre-Dame de Kerellon »<sup>1</sup>. Primitivement dédiée à saint Brandan, cette antique chapelle dépendait, au XIIe siècle, de l'abbaye Saint-Melaine de Rennes. Au XV<sup>e</sup> siècle, elle est signalée comme prieuré de l'abbaye Saint-Matthieu fine-terre, une donation faite, semble-t-il, par le seigneur du Penhoat elle passe du patronage de Brandan à celui de Notre-Dame. S'explique donc ainsi la présence à Kerellon des bustes de moines au sommet du retable.

Autre curiosité du retable, l'absence de chérubins, ces charmantes têtes d'enfants bouclées encadrées d'ailes, si nombreuses ailleurs. On respire ici pleinement l'esprit du XVIIIe siècle. Le fameux « Siècle des Lumières » se démarquant volontiers d'un passé qui privilégiait les sujets purement religieux, privilégie, même ici les références ornementales apparentées à la nature, cette nature dont la pureté originelle chère à Jean-Jacques Rousseau et à ses émules.

### Les douze statues de Kerellon

Avant de citer les douze statues qui relèvent de plusieurs époques, on consultera le carnet de croquis du vicomte Frotier de la Messelière (1876-1965). Infatigable dessinateur, consacré à inventorier le patrimoine des Côtes-d'Armor, il lui arrivait de franchir les limites de son territoire d'élection. Le 30 août 1921, de passage à Kerellon, il s'attarde entre autres, crayon en main, à la statue en bois de sainte Catherine d'Alexandrie du XVe siècle alors nichée au-dessus de la porte d'entrée. Epée en main droite, petite roue brisée du supplice en main gauche, mais très détériorée la sainte fut un temps reléguée à la sacristie « en attendant des temps meilleurs »<sup>2</sup>. Ces jours venus, l'antique statue sera replacée dans l'église paroissiale où on la voit désormais..

A gauche dans le chœur, l'endroit réservé selon une tradition immémoriale aux titulaires des sanctuaires, se dresse la très belle statue de **Notre-Dame de Kerellon** qui ne manque pas d'originalité. Sans niche pour la recevoir, le simple creux ménagé dans le mur blanc la met néanmoins en valeur. Tunique d'or constellée de rosettes, voile bleu au revers rouge, la Mère de Dieu porte son Jésus sur le bras gauche. Bébé joueur entièrement nu, une de ses menottes serre une petite boule, l'autre attrape le bout de son pied, un geste gracieux qui se voit rarement dans les représentations des Vierges à l'Enfant. Le petit espiègle, lève les yeux vers le visage de sa mère qui, très grave et comme indifférente, garde le regard tourné vers le fidèle. Une telle représentation du Jésus relativement rare, montre la variété infinie qui règne dans les innombrables représentations des Vierges à l'Enfant.

A droite du retable, toujours dans le chœur, **sainte Claire** se pose sur une console de pierre ornée de trois masques frustes, console héritée de l'édifice primitif. Voile de tête court, tunique brune serrée par un long cordon franciscain, le pan de son manteau revient sous le bras droit dont la main s'ouvre accueillante au fidèle. L'autre main serre la Règle de l'ordre des clarisses. Un liseré d'or souligne les franges de l'habit austère de la sainte moniale.

Sur les murs latéraux du chœur se font face deux autres statues. Un **évêque**, bois polychrome, revers profondément évidé, du XVI<sup>e</sup> siècle. Mitre en tête, crosse en main, dextre gantée bénissante. La chape au large mors a l'un de ses pans qui revient en tablier ce qui est peu courant, la chape de tant d'autres évêques laissant tomber droit les orfrois, Le personnage n'ayant pas de signe distinctif, ni poisson comme Corentin, ni dragon comme Pol Aurélien, l'évêque de Kerellon rejoint les dizaines de prélats sans référence qui peuplent

<sup>1</sup> Chanoine Henri Pérennès, « Plouéan », 1941., p. 52.

<sup>2</sup> ID. ibid., p. 29, illustration.

nos églises et nos chapelles. Un tel anonymat rappelle sans doute simplement la déférence accordée à l'évêque du diocèse, sans plus de précision.

En face de notre évêque anonyme, il est en revanche facile de nommer la sainte vu la tour médiévale qu'elle porte en main. Magnifique et grave, **sainte Barbe** se coiffe d'une curieuse couronne de fleurs. Pour son vêtement le sculpteur du XV<sup>e</sup> siècle joue habilement avec les plis des tissus. On devine une première tunique dont le bas apparaît couvrant les pieds. Une seconde tunique somptueuse, multiplie les plis en U en V agrémentés d'un fin feston, tandis que le voile posé sur les épaules vient se relever doucement sur chaque bras.

Dans la nef, **Saint Roch** est placé sur une console de pierre timbrée des armes des Keranguen, armoiries dont on reparlera dans un prochain chapitre. La statue, bois polychrome du XVI<sup>e</sup> siècle, présente le saint en tunique courte, chapeau et bottes de pèlerin. On sait que Roch quitta Montpellier, sa ville natale, pour s'en aller vers Rome. Il relève un pan de son manteau pour montrer sur sa cuisse le stigmate de la peste contractée à Acquapendente dans les Apennins où le Français s'était arrêté pour soigner les victimes du fléau. Et le chien ? Le roquet tirerait selon certains son nom de celui de son maître. Mais il y a mieux. On raconte que l'inséparable compagnon, tout dévouement envers son maître allait dérober furtivement chaque jour un pain au château voisin de l'ermitage où s'était retiré le saint. La demeure, dit la légende, était gouvernée par un seigneur malveillant furieux de voir sur ses terres un piteux individu qu'il prenait pour un vulgaire vagabond. Une colère qui prit fin le jour où il reconnut l'éminente valeur de l'homme.

En face de saint Roch, **saint Laurent**, en bois polychrome, est empreint du style hiératique du XV<sup>e</sup> siècle. Le martyr, dalmatique rouge au plissé vertical sobre, porte un livre liturgique en main gauche. Le petit gril tenu en main droite rappelle le supplice du feu qu'il subit pour avoir tenu ferme dans sa foi au Christ.

Le bras nord de la chapelle abrite deux grandes statues de plâtre, blanches avec des liserés d'or pour souligner les franges des tissus.. **Saint Paul**, toge à la romaine, serrant d'une main le rouleau de ses épîtres, posant l'autre sur la garde de la lourde épée, instrument de son martyre. Du même côté, **saint Joseph**, porte l'Enfant Jésus endormi dans ses bras. Voilà deux statues saint sulpiciennes si peu prisées des délicats qu'il faut en commenter au moins la teinte blanche. Pour les anciens, avec l'or, l'argent et le bronze, le matériau noble des statues était le marbre. Solide et résistant il surpassait le bois moins coûteux et plus commun,, exposé aux surnois dégradations du temps et à la lente voracité de la vermine. Ainsi, pour anoblir ces statues de bois, tout comme celles de terre cuite et de plâtre on les paraît d'une blancheur qui rappelait le riche matériau qu'était le marbre.

Sur l'un des murs de l'aile sud de la chapelle de Kerellon s'appuient les statues de sainte Catherine et de sainte Thérèse. En bois polychrome la **sainte Catherine** de facture classique peut être attribuée au XVII<sup>e</sup> siècle. Tunique et voile aux amples plis tirant sur le bleu, avec des liserés d'or, ceinture serrée haut sous la gorge. Le visage résolument tourné vers le haut rappelle l'assurance avec laquelle la vierge d'Alexandrie, patronne des philosophes, fit face aux questions malveillantes des savants patentés. Le livre ouvert tenu en main droite confirme cette interprétation. On peut ajouter au geste l'allusion à la prière faite par la sainte au jour de son martyre. Quant à son supplice il est évoqué par la grande roue garnie de crochets placée derrière elle.

Sainte **Thérèse de Lisieux**, Thérèse de l'Enfant Jésus et de la sainte Face, selon son nom de religion, est une statue de plâtre saint sulpicienne ordinaire teintée chêne.

Rappelons, juchée au sommet du retable du chœur la petite statue de **sainte Marguerite** évoquée plus haut. Et finissons, appuyée au pilier du bras sud, par la statuette en bois contemporaine, ébauche rudimentaire, pour ne pas dire plus, silhouette de femme tenant un livre.

## Cinq grands tableaux

La chapelle de Kerellon riche de cinq grands tableaux est en quelque sorte un petit musée de peinture. On est en droit de se demander s'ils ont tous été faits pour elle. Il a pu y avoir des transferts à partir de chapelles disparues ou à partir de l'ancienne église paroissiale reconstruite en 1884-1886 par l'architecte Le Guerannic.

Dans le chœur, le grand tableau au sommet cintré, une « **Assomption de la Vierge** » occupe l'espace central du retable signalé plus haut. Signé : JH ROBINAUD 1831, il serait l'œuvre d'un peintre de Saint-Pol-de-Léon que Pérennès prénomme « Jean » la jugeant « tableau moderne fort médiocre »<sup>3</sup>. Mais sont-elles vraiment médiocres, ces quatre figures de jeunes gens sortes d'anges aptères, sans ailes, une originalité audacieuse, qui emportent la Vierge au céleste séjour ? Tout au plus peut-on regretter un certain manque de souplesse dans le traitement des plis des voiles que le peintre chiffonne avec rudesse.

Dans le bras nord de la chapelle, le tableau des « **Ames du Purgatoire** » est signé, en bas à gauche, STEPH. BARTH. GARNIER 1835. Peintre honorable, Etienne Barthélemy Garnier, qui latinise ici son premier prénom (Stephanus), est né à Paris le 24 août 1759, où il mourra le 16 novembre 1849, âgé de 90 ans. Elève de Joseph-Marie Vien, Garnier obtient, à 28 ans, le premier Prix de Rome en 1788, et deviendra membre de l'Académie des Beaux-arts en 1816. Le musée des Beaux-arts de Quimper possède de lui un dessin préparatoire destiné à un grand tableau intitulé « Consternation de Priam et de sa famille après le combat d'Achille et d'Hector ». Au bas de la toile de Kerellon, dont il est à peine nécessaire de louer l'excellente facture, s'agitent une dizaine de personnages. Visages anxieux, bras implorants, ce sont les âmes qui plongées dans le Purgatoire attendent leur tour pour entrer dans le Paradis. Le centre de la composition est occupé par l'ange libérateur qui saisit le bras de la femme qu'il vient délivrer, lui montrant au loin le ciel vers lequel se dirige déjà une âme délivrée. Au sujet de la femme en voie de délivrance on rapportera une anecdote savoureuse. Ce superbe nu féminin a été découvert lors de la restauration récente du tableau. Il avait été recouvert, fausse pudibonderie, par un personnage masculin barbu, repeint, sans qu'on sache ni quand, ni par qui, pour soustraire aux yeux des fidèles un nu fort pudique, mais jugé inconvenant.

Dans le bras de droite s'alignent trois autres tableaux qui occupent le mur d'un bout à l'autre.

« **Saint-François d'Assise recevant du Christ la confirmation de sa Règle** », est une toile sans date ni signature. Le point d'attraction de la composition est un livre ouvert tenu à la fois par saint François et par le Christ qui dans une vaste nuée où volètent des angelots accorde au Poverello d'Assise sa bénédiction. Trois mots brefs se déchiffrent sur la page de droite du livre : COM : CE : EST. Ils s'expliquent sans trop de peine à la vue des frères de saint François, groupés au pied du monticule qui porte leur fondateur. Ces trois mots, brefs comme une injonction rappellent le fait que, dès le début de leur engagement certains disciples s'étaient plaints de la sévérité de la Règle qui leur était imposée. Notre le pauvre François n'eut d'autre recours que de demander conseil à Jésus, qui lui aurait répondu qu'il n'y avait rien à changer dans la règle établie. COM CE EST. C'est comme c'est ! Autrement dit c'est bien ainsi. La règle proposée par saint François, le Seigneur l'approuve. Ainsi s'expliquent mieux les gestes des moines qui, au pied de la montagne, se partagent entre étonnement et extase.

Le tableau voisin, « **Jésus au jardin des Oliviers** » est signé FR. LUC GUILLOU P(INXIT) 1734. Le FR. abrégé semble pouvoir se traduire par Frère. L'auteur qui est mentionné par l'historien Bourde de la Rogerie et tout récemment par Madame Maud Hamoury, serait donc un religieux. Peinture de qualité, la plus ancienne de la chapelle,

<sup>3</sup>. ID., ibid. p. 30.

l'œuvre s'inspire d'une gravure de Claude Duflos qui traduit sur cuivre une toile de Charles Le Brun, le célèbre décorateur du palais de Versailles. On voit ici l'ange consolateur du Jardin des Oliviers soutenant Jésus éploré qui, les mains jointes, implore son Père : « Que ce calice s'éloigne de moi, mais que ta volonté soit faite et non la mienne » (Math. 26, 39). Quant aux trois apôtres, que le Seigneur avait emmenés avec lui pour l'assister dans son agonie, à Gethsémani, Pierre Jacques et Jean, ils se font fort discrets. Le spectateur doit faire effort dans la pénombre de la chapelle pour en repérer les visages en bas du tableau sur la gauche. En revanche sont bien visibles les charmants angelots qui, dans la nuée lumineuse du ciel, présentent le calice, les trois clous, la couronne d'épines et la croix, autant d'objets symboliques qui font partie de ce qu'il est convenu d'appeler les Instruments de la Passion. Dans le paysage qui occupe en arrière-plan la scène principale, se dressent les murs d'une Jérusalem de convention. Ils dominent le vallon du Cédron, où s'avance, conduite par Judas, la troupe des gardes armés qui viennent arrêter Jésus<sup>4</sup>.

Le cinquième tableau de Kerellon est signé et daté par le même peintre que celui du retable du chœur : JOSEPH ROBINAUD 1831. Sa « **Donation du Rosaire à saint Dominique et sainte Catherine de Sienna** » présente quelques originalités. Contrairement aux compositions habituelles, Dominique, visage et bras levés, est seul à recevoir le Rosaire que lui offre la Vierge Marie du haut du ciel. Catherine de Sienna de son côté plongée dans une contemplation intérieure au lieu d'être, comme souvent ailleurs, gratifiée, elle aussi, d'un Rosaire se contente de serrer dans ses mains un crucifix fleuri.

Autre curiosité, autour de la scène centrale les quinze médaillons du Rosaire sont disposés de manière à dérouter la lecture habituelle. Ici la lecture descendante pour les Mystères Joyeux à gauche, se fait montante pour les Dououreux à droite. Quant aux mystères Glorieux ils s'alignent en haut à l'horizontale et contrairement à nos habitudes de lecture ordinaire, il faut les suivre en allant de droite à gauche... Certains des quinze médaillons, d'ailleurs brossés de façon fort rudimentaire, comportent des naïvetés, tels les chapeaux « bretons » de Joseph et de Joachim dans la scène de la Visitation. Mais, tout compte fait, on se doit d'avouer que, dans le genre naïf, le traitement des mystères de Joseph Robinaud ne manque pas d'intérêt.

### Une image moderne

Appuyé au maître-autel dans un cadre doré se présente un tableau original. Un jeu de languettes fixées verticalement sur le fond, multiplie les représentations selon l'angle sous lequel on le contemple. De face on voit une Vierge à l'Enfant qui emprunte à la traditionnelle Notre-Dame du Perpétuel Secours le geste du Jésus étreignant la main de sa mère, mais contrairement au schéma courant il ne tourne pas le visage vers l'ange traditionnel qui présente une croix. En se déplaçant pour regarder le tableau en biais du côté droit on découvrira une tête de Christ, tandis que penché de l'autre côté se révélera un second visage de la Vierge Marie. Inutile de préciser qu'il s'agit ici d'un artifice de présentation contemporain qui utilise des images très traditionnelles.

### La bannière

Conservée dans église paroissiale, la bannière brodée dédiée à saint Pierre porte sur le revers une Vierge à l'Enfant avec l'invocation N D DE KERELLON P P N. Sur fond bleu dans un ovale encadré d'une débauche de rinceaux dorés, malgré son titre, l'image est loin de s'inspirer de la belle statue honorée dans la chapelle elle-même. Il s'agit, en fait, d'une

<sup>4</sup> H. Bourde de la Rogerie, fichier n° 03811 (date 1754) ; Maud. Hamoury, « La peinture religieuse en Bretagne aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, Presses Universitaires de Rennes, 2010, in 8°, 614 p. ill. ...

bannière paroissiale conventionnelle qui honore au premier chef, saint Pierre le patron de l'église de Plouénan. L'apôtre y est représenté à genoux devant la colonne où se perche le coq, symbole de son reniement. Fier de rappeler au chef des apôtres sa lâcheté le gallinacé lève une patte en signe de victoire, ressemblant étrangement aux coqs.gaulois républicains chers à la Nation Française.

### **Les armoiries de la chapelle.**

La façade de Notre-Dame de Kerellon porte deux panneaux armoriés dont seul, le plus haut placé, peut se déchiffrer. Ecartelé, c'est-à-dire divisé en quatre carrés celui-ci réunit les armes de familles nobles de la région avec parfois leurs alliances.

Au 1, « d'argent au chevron de gueules accompagné de trois quintefeuilles de même », appartenait aux Rivoalen, dont Jacques, chevalier de l'ordre en 1622, était seigneur de Mezléan, en Gouesnou baron de Pennanéac'h.

Au 2, « d'hermines à trois chevrons de gueules ». Blason de Louise Gabrielle de Ploeuc que Rivoalen épouse en 1645, Elle était fille de Sébastien de Ploeuc, marquis de Kergorlay, paroisse de Motreff. et du Tymeur, paroisse de Poullaouen, deux des quelque vingt paroisses où les Kergorlay avaient des attaches, tant dans le diocèse de Cornouaille, que ceux de Léon et de Tréguier

Au 3, « d'argent en abyme d'azur, accompagné de six annelets de gueules ». Ces armes se rapportent aux Lannuzouarn de Plouénan sieurs dudit lieu et sieurs de Pontéon.

Au 4, « vairé d'or et de gueules », devise : « Ayde-toi Kergorlay et Dieu t'aidera ».

Le second panneau armorié, placé au-dessus de la porte ouest, qui semble inséré après coup, formé de deux écus ovales, est désormais peu lisible. Le vicomte de la Messelière, y a vu, en 1921, un lion portant une couronne sur l'écu ovale à senestre. Si la lecture en est exacte, il pourrait se référer à la famille des Carman qui blasonnaient « d'azur au lion d'or ».

D'autres blasons se voient sur des consoles de pierre à l'intérieur, mais seul celui de la console qui porte la statue de saint Roch dans la nef est lisible : « D'argent à trois tourteaux de gueules », il s'agit des armes des sieurs de Keranguen, dont on sait par ailleurs qu'ils avaient pour devise « Laca evez », ce qui se traduit par : « prends garde ». Keranguen est un lieu-dit situé à 3 kilomètres à l'Ouest du bourg de Plouénan qui s'honore de Croaz-Keranguen, la Croix de Keranguen. Petit calvaire trop peu connu, loin des itinéraires fréquentés, voilà un monument qui mérite le détour. De très belle facture, il est timbré des armoiries en alliance Keranguen-Kersauzon. L'œuvre magistrale a été sculptée vers 1400 par le Maître de Brasparts, comme l'avait noté l'abbé Jean Feutren qui a longuement braqué sur lui son objectif photographique. Les nombreux clichés que le savant recteur de Roscoff en a tirés témoignent de la virtuosité avec laquelle « l'imagier » comme on disait à l'époque, a sorti d'un unique bloc de kersanton une œuvre qui ne comporte pas moins de dix personnages.

Au-dessus du Christ en croix encadré de la Vierge et de saint Jean, un ange tout sourire plonge du ciel, posant délicatement ses mains sur la couronne d'épines. En retrait, le bon larron tourne son visage vers le Maître, tandis que le mauvais s'en détourne en une gesticulation douloureuse. Le revers de la croix porte une « Déploration » à quatre personnages. On notera le voile à la huve de la Vierge, coiffure médiévale caractérisée par le pli incurvé sur le front qui la démarque des coiffes aux contours arrondis des femmes qui encadrent la Mère du Christ.

### **La croix du placître**

Comme dans tout placître de chapelle, entouré de murs et planté d'arbres, se dresse à Kerellon une croix. Très simple son long fût de granite de section octogonale, sans un écot

pour en tempérer la rigueur, est doté vers le bas de deux coquilles Saint-Jacques. Le nœud à huit pans est sans ornement, le bras de croix de section octogonale sans fleurons. Un Christ raidi étend droits ses bras. Au revers se devine, érodée par les siècles une silhouette de Vierge à l'Enfant, aux visages réduits à un faible relief. Sans dais, sans fleurons, sans titulus, de l'art naïf dans un état dont on oublie que c'est l'érosion qui a fini par avoir raison des reliefs primitifs dégagés du granite au XVe siècle par un « Imagier ». sensible, mais tout différent de celui qui a modelé dans le kersanton le calvaire de Keranguen.

### La fontaine

La fontaine, sise en face de la chapelle, de l'autre côté de la route, alimentait naguère en eau potable une partie du bourg. Le bassin carré à l'air libre où l'on descend par quelques marches, est encadré par des bancs de pierre. L'espace sacré est protégé par un simple muret à fleur de sol. Le domine un fronton triangulaire fort simple, sommé d'une croix, et garni de deux niches. Celle de la face antérieure à coquille est flanquée de colonnettes, un arrangement postérieur à la création de l'édicule. Elle abrite une statue de la Vierge aux mains jointes, de type rustique qui a tout l'air de provenir d'un calvaire où elle devait faire pendant à un saint Jean. A droite de cette niche se lit une inscription de deux lignes IAQU ( ? ) / MALGORN. Le revers du fronton accueille une seconde niche, à coquille elle aussi, mais fort simple et vide désormais.

### LA DEVOTION A NOTRE-DAME DE KERELLON

La **dévotion** à Notre-Dame de Keréllon toujours vivante. remonte à loin dans le passé.. « A Plouéan, écrivait en 1647, le Père Cyrille Le Pennec, vous ne pouvez pas manquer de voir et visiter une dévote chapelle, appelée N. D. de Kerellon, non loin du bourg paroissial ; ceux du quartier la visitent souvent... ». En 1692, le cahier des comptes de la paroisse note que tous les jours de fête de la Sainte Vierge, y compris la Conception de Notre-Dame, il y a service à Kerellon.

Plus tard, le 5 mars 1857, répondant à une circulaire de Monseigneur Sergent en date du 25 octobre précédent, M. Prigent, recteur de Plouéan, livre des renseignements intéressants dont on pourra savourer certains passages d'ailleurs quelque peu contradictoires. Il note que le pèlerinage à Kerellon « a perdu de sa vogue, en raison de l'affaiblissement de cette foi simple et naïve (rappelons que nous sommes en 1857) qui distinguait jadis nos bons Léonards et qui tend malheureusement à disparaître devant l'esprit raisonneur du siècle, ou, peut-être, continue notre recteur, à cause de la multiplication des sanctuaires consacrés au culte de Marie ; nos bons paysans ont (neanmoins) toujours conservé une grande vénération pour Notre-Dame de Kéréllon. Nos Plouéanais surtout. Ils iront bien visiter Notre-Dame de la Salette, Notre-Dame de Callot, mais la curiosité est beaucoup dans leur dévotion, puis c'est souvent un but de promenade, une occasion de se distraire ».

Le recteur reconnaît cependant qu'on a recours à Kerellon pour les malades, les défunts, « les soldats de la dernière guerre », celle de Crimée (1854-1855) opposa la France de Napoléon III alliée de la Grande Bretagne, à la Russie qui désirait étendre son influence du côté de la Turquie Et Prigent de citer une touchante anecdote : « Un soldat de Mespaul, avant même d'aller embrasser ses parents, est venu déposer au presbytère de Kerellon la somme de dix francs, qu'il avait, disait-il, sur le champ de bataille, et au plus fort de la mêlée, promis de donner à Notre-Dame de Kerellon s'il avait le bonheur de se sauver : « Je n'ai eu aucun mal, aussi me voilà ». L'anonyme de Mespaul avait non seulement passé entre les balles des ennemis, mais aussi échappé au désastreux typhus qui décima l'armée française. Et le recteur Prigent de terminer son rapport à l'évêque, en faisant remarquer que : « pendant ces



mêmes guerres nous pouvions à peine desservir les messes qu'on nous demandait à Kerellon pour nos soldats et nos marins ».

### Les ex voto

Deux douzaines d'ex voto s'accrochent au mur du chœur de Kerellon sous la statue de Notre-Dame, huit autres s'appuient aux gradins du retable du maître-autel. Laconique « Merci » ou un peu plus développé « Merci à Notre-Dame de Kerellon ». Les dates qui accompagnent les formules de reconnaissance sont intéressantes 1914-1918, 1945, 1956, 2000, 2001.

Et fort touchante, cette prière :

Marie, ton nom est le plus doux qui soit  
il porte tous les parfums de l'Orient ;

Nous aimons le prononcer

Car tu es notre Mère.

Nous aimons le chanter pour te dire « Merci »

Parce que ton cœur a été blessé,

Tu peux tout entendre.

Parce que tu as souffert au pied de la Croix,

Tu peux tout comprendre.

Tu as été la femme la plus humiliée au Calvaire,

Ne laisse pas les blessés de la vie

Sans espérance.

Toi, si forte dans l'épreuve, conduis-nous

Sur les chemins de la vie

Où marche le Ressuscité ;

Victorieuse de toutes morts !

Certains fidèles s'adressent à Notre-Dame de Kerellon en des pages plus intimes. Nous ne les citerons pas. Contentons-nous de recopier ce qu'écrivait, à la fois pudique et chaleureux, Xavier Grall dans « l'Inconnu me dévore » au sujet du cahier des demandes de l'église Notre-Dame de Rumengol : «... Je feuillette le livre d'or qui remplace les antiques ex voto. Je parcours les lignes. C'est un mauvais français diraient les docteurs. Il y a des fautes d'orthographe. L'écriture déborde en ligne droite : « Pensez à mon mari à cause de son opération ». « Faites que je passe mes examens ». « Merci à vous... ». J'hésite à poursuivre, continue le poète de Bossulan à Nizon Pont-Aven, A-t-on le droit de pénétrer le secret des demandes ? Pourquoi le recteur a-t-il exposé au regard de tous ce recueil d'espérance ? Fait-il du racolage lui aussi ? Non... C'est le lieu d'être simple et naïf. J'y suis tenté d'y aller de ma petite phrase : Buhez a zo mad. La Vie est bonne. Voilà ce qui me vient spontanément à l'esprit. Je vais écrire cela. Mais je cherche en vain mon stylo. Je suis un écrivain sans stylo. Tant pis ! ».

Passant, arrête-toi à Kerellon ! La porte est ouverte, plus d'un fidèle y entre « mettre un cierge » et prier en silence Notre-Dame en sa modeste demeure.

